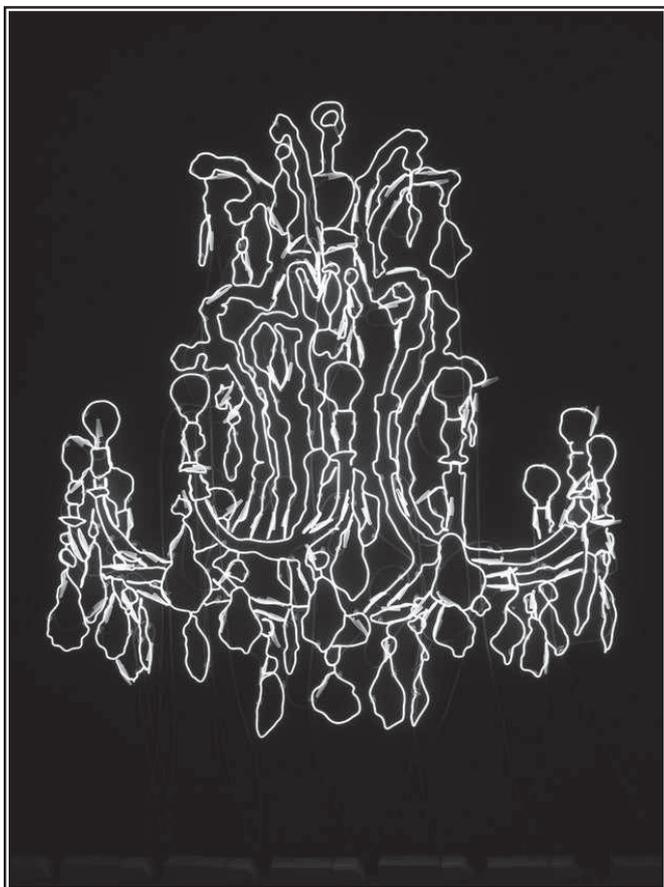


La Biennale de Venise 2009.

Cette année la biennale de Venise, inaugurée le 7 juin et en place jusqu'au 22 novembre, marque les esprits par une multiplicité de productions hétéroclites mais d'excellente qualité. Même si les esprits chagrins critiquent le manque d'innovations ou le flottement d'une prétendue morosité ambiante, il n'en reste pas moins que le pétilllement de certaines installations, et la créativité de nombreux artistes, hissent cette manifestation à un niveau rarement atteint. Daniel Birnbaum, le critique d'art suédois et jeune directeur de la Biennale propose de « Construire des mondes » comme thème de réflexion.



Il a fallu aussi relever le défi de la présentation de la nouvelle collection d'Art Contemporain de François Pinault présentée à la Pointe de la Douane. Inaugurée pratiquement à la même période que la biennale, cette manifestation risquait d'éclipser les autres artistes venus du monde entier. Mais loin de créer un effet de diversion, ces nouvelles pièces ont permis de montrer un ensemble très homogène, lié aux innovations de la Biennale en prolongeant harmonieusement leur parcours.

LES « GIARDINI »

Quelques choix évidents s'imposent, car il est impossible d'effectuer un panorama exhaustif de toutes les réalisations ; à commencer par les Giardini qui présentent un certain nombre de pavillons de qualité et surtout d'œuvres couronnées par les membres du jury. Les installations de Bruce Nauman lui ont permis d'obtenir le Lion d'or grâce à des pièces qui ont jalonné son parcours créatif et présentent son travail métonymique sur le corps dans le pavillon américain, ainsi que dans deux autres lieux à Venise. Les pièces « telluriques » de Miguel Barcelo, peintures très matiéristes, sculptures et poteries issues de ses voyages au Mali, retracent aussi une rétrospective très riche de ses dernières productions. Cependant, certains artistes, comme c'est le cas depuis un certain nombre d'années, ne présentent plus leur sculpture ou leur peinture aux cimaises du pavillon de leur pays, mais interviennent sur le lieu en réalisant une œuvre in

situ pour transformer l'habacle en véritable œuvre d'art. C'est le cas de Claude Lévêque qui modifie l'espace interne du Pavillon français - avec l'aide de son commissaire d'exposition - Christian Bernard - pour transformer l'architecture éclectique de ce lieu rébarbatif en départ émouvant du « Grand Soir » : les grilles disposées en croix grecque nous conduisent à un point de non-retour où les nefs se ferment et arrêtent nos pas devant un drapeau noir flottant dans un espace imaginaire... Au son (le bruit de départ d'un cargo mystérieux) s'ajoute la poésie étincelante des paillettes dorées, décorum superficiel qui ne peut masquer la solitude de ce lieu inquiétant. Liam Gillick modifie aussi l'espace intérieur du pavillon allemand, trop connoté par la rigueur fasciste de l'entre-deux guerres, pour le traverser par un meuble Ikéa, véritable rupture de cet ensemble architectural sous le regard goguenard d'un chat empaillé qui scrute la scène. Le remarquable pavillon polonais de Krzysztof Wodiczko est lui aussi transformé avec des arcades aveugles qui présentent des personnages diaphanes aux gestes très lents : ces scènes à peine perceptibles ont comme acteurs les ouvriers polonais - ou issus d'autres pays - qui ont participé à l'élaboration occulte de la biennale. Assis sur des échafaudages ou portant de lourdes échelles, ils nous prennent à témoins, et nous rendent voyeurs de scènes par le biais d'ombres chinoises, que nous n'avons pas l'habitude d'observer.

Les deux « nordistes » Michael Elmgreen et Ingar Dragset investissent deux pavillons, celui de la Scandinavie et celui du Danemark qu'ils transforment en maisons « à vendre » ! A nous de reconstituer le passé de ces habitations décorées de remarquables mobiliers design mais quelquefois en piteux état, et de références à peine voilées aux artistes du vingtième siècle comme David Hockney. L'identité des ex-propriétaires se dessine, les



événements récents prennent forme avec le corps flottant d'un cadavre dans la piscine, et l'œuvre d'art prend corps grâce à la cohésion de tous les indices qui participent à sa genèse. Le pavillon russe multiplie les références à la culture du pays grâce à l'intervention de différents artistes qui jouent à la fois sur la vidéo, les images et les installations; Molodkine nous présente deux reproductions de la « Victoire de Samothrace » dans une salle obscure, véritable allégorie d'une victoire qui ne veut pas dire son nom. En effet, l'une est parcourue par le sang des tchéchènes, l'autre par le pétrole qui pullule dans ces territoires. L'illumination des pièces accentue l'effet dramatique des deux liquides qui envahissent progressivement leur habitacle.

Les vidéastes ont aussi utilisé leur moyen d'expression favori dans les pavillons qui leur ont été consacrés. Steve Mac Queen, pour l'Angleterre, a filmé poétiquement les abords des Giardini lorsque rien ne se passe, dans la morte saison, sous la pluie ou durant les ternes moments de l'entre-deux biennales, tandis que Mark Lewis, dans le pavillon canadien, oppose les scènes de bonheur que dégagent les patineurs artistiques aux moments plus dramatiques que vivent les SDF. L'Indonésienne Fiona Tan présente pour la Hollande, vidéos et photos à travers de subtils diaporamas qui

EXPOSITIONS

nous permettent d'apprécier toute l'étendue de sa démarche sur la femme.

Le pavillon qui était consacré à l'Italie revêt maintenant une autre forme en présentant un certain nombre d'artistes contemporains. La façade relookée de palmiers et de mer bleutée a permis de faire attribuer un grand prix à John Baldessari pour ce concept kitsch qui semble situer la biennale en Polynésie. Autres artistes primés, dès l'abord de ce pavillon mythique : la reconstruction de la bibliothèque par le Thaïlandais Rikrit Tiravanija qui mêle design et installation, et surtout la nouvelle cafétéria restructurée par l'artiste allemand Tobias Rehberger ; ce lieu convivial nous permet d'évoluer, un verre ou un sandwich à la main, dans un univers Op Art qui nous fait perdre certains repères visuels en nous immergeant dans les effets optiques des années 60. Les découvertes d'artistes récompensés se développent avec les sculptures en pâte à modeler de Nathalie Djurberg installées devant une série de vidéos mettant en scène le monde de l'Eden où la femme est mise à mal par de vilains machos ; la technique, inspirée du cinéma d'animation tchèque nous remémore les procédés révolutionnaires de Trnka dans une mise en scène très contemporaine. Des œuvres d'envergure nous enveloppent dans leur démesure, telles les immenses toiles d'araignées transformées en constellations de Tomas Saraceno qui font évoluer de l'infiniment petit à l'infiniment grand ; ou les jeux d'ombres portées et de lumière diffuse de Hans-Peter Fieldman qui transforme les objets les plus anodins en personnages inquiétants.

L'ARSENAL

Les multiples salles qui jalonnent l'Arsenal se parcourent en enfilade avec une succession d'œuvres qui semblent s'approprier le thème

général. Les mondes se construisent ou se « déconstruisent » à travers la planète, comme les superbes miroirs qu'a brisés Michelangelo Pistoletto lors du vernissage en laissant piétiner leurs débris comme les parcelles d'un univers décati. Le spectateur doit jouer le jeu dans les créations virtuelles qui trompent nos sens : les faisceaux lumineux dorés qui déstructurent l'espace ne sont que des fils tendus par Lygia Pape et font traverser la lumière qui semble se propager dans le vide. Les neuf portes alignées du Chilien Ivan Navarro métaphorisent un couloir de la mort dans lesquelles le spectateur peut s'immerger dans des ouvertures, où des rangées de néon reprennent la décomposition du spectre solaire. Le monde virtuel perturbe aussi le spectateur avec les ombres chinoises qui s'agitent frénétiquement dans des positions équivoques : Paul Chan se réfère aux écrits du marquis de Sade, et ses personnages ne sont que le résultat de formes géométriques animées, projetées sur écran. Tout comme la « constellation »



que propose Chu Yan dans un observatoire de fortune ; les galaxies et autres nébuleuses ne sont créées que par les veilleuses d'appareils ménagers qui rendent – apparemment – la vie si facile... La fiction disparaît lorsque fuse la lumière, et d'autres installations révèlent des œuvres en prise directe avec la réalité ; avec des références à certaines ethnies comme les assemblages rudimentaires du Camerounais Pascale Marthine Tayou reproduisant en réduction l'architecture d'un village africain.

Il serait vain de présenter toutes les installations qui s'attachent à la présentation de ce monde en création tant l'Arsenal est gigantesque. Les Italiens ont préféré rendre hommage au Futurisme de Marinetti avec les peintures de Sandro Chia ou de Luca Pignatelli, et aux Folies Bergère du début de siècle dans un ensemble où le kitsch fait très bonne figure.

Il faut alors franchir les rives de l'Arsenal pour découvrir de nouveaux lieux « novissimi », en particulier les gigantesques installations de Ian Fabre qui nous fait découvrir le corps de la tête aux pieds, et les remarquables sculptures conceptuelles de Bernar Venet avec ses séries

d'Arcs, proposées par le galeriste Guy Pieters.

Mais la Biennale ne saurait s'arrêter là. D'autres pavillons représentent leur pays dans des palais désaffectés, et proposent une osmose étonnante entre l'architecture médiévale et les réalisations contemporaines. Le sable fin envahit le palais consacré à l'Ukraine, pour le transformer en résidence du Pacifique. La création picturale d'un artiste qui réalise des nus - l'Islandais Ragnar Kjartansson - est reconstituée avec tous les stéréotypes et les ingrédients du peintre traditionnel : le modèle vivant, l'alcool, les cigarettes qui aident à la création ; tandis que le pavillon thaïlandais donne à voir un marché flottant en réduction avec une distanciation qui ironise sur la vision occidentale du tourisme en Extrême-Orient.

Le parcours de la ville devient une véritable course au trésor artistique, car les événements collatéraux multiplient les étapes incontournables : tous les musées, les fondations comme Peggy Guggenheim, les lieux voués à l'art se donnent le mot pour transformer la « Sérénissime » en déambulation artistique non-stop.

Alain BIANCHERI.